N° 6. — 1re Année Prix du Numéro : 30 cent. Juin 1906

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

Solidarité Fraternelle entre les Visibles et les Invisibles

L'atmosphère psychique, qui entoure la terre, forme le monde des esprits, attachés à la terre. Chaque planète a donc son monde visible et son monde invisible. Ces deux mondes, concourant, l'un et l'autre, à l'avancement de la planète, sont essentiellement unis et solidaires. Dans cette situation, les invisibles attachés à la terre font partie intégrante au même titre que nous de cette planète.

Les perturbations sociales qui se produisent sur ce globe se répercutent parmi les invisibles qui y sont attachés.

Les esprits incarnés ou désincarnés subissent par conséquent les mêmes influences et les mêmes commotions, qui se produisent dans leur commune planète. Les uns et les autres ont le même intérêt à ne pas troubler l'ordre et l'harmonie qui doit y régner et ils doivent s'unir pour activer le progrès des deux humanités qui y sont attachées.

Placés sur divers degrés de l'échelle à parcourir dans ces deux mondes, nous devons nous soutenir et nous aider mutuellement.

A travers le temps et l'espace infini, ces humanités gravitent, chacune dans sa région, vers l'idéal du beau, du bon et du bien, en vue d'atteindre la réalité du vrai bonheur auquel elles ne peuvent arriver que par le triomphe de l'union fraternelle et le

concours uni et effectif de ces deux humanités, composées d'habitants de régions différentes, mais dont les intérêts sont communs.

Dans ces conditions, les diverses humanités terrestres doivent rester unies par suite d'un point de ralliement indestructible, résultant de la marche universelle des planètes ; car Dieu étant le père de tous les hommes, la fraternité doit rester le lien indissoluble qui les rattache à l'harmonie universelle. Ils doivent s'aimer, se protéger, et se soulager mutuellement, comme étant membres d'une même famille.

D'après ces principes rationnels, d'union et d'amour fraternel, la solidarité du bonheur et de la souffrance forment l'harmonie dans le monde visible et le monde invisible ; car c'est par la loi d'amour que les hommes s'élèvent et s'épurent.

La collectivité des joies et la solidarité des peines forment la base de la solidarité réelle entre le monde visible et le monde invisible.

Dans cette situation naturelle, le monde des esprits est intimement lié au monde terrestre, puisqu'ils sont appelés à aller d'un monde dans l'autre, par suite de la renaissance et de la réincarnation de ceux qui ont besoin de ces étapes pour réaliser le progrès qui leur est nécessaire.

Mais le développement et le progrès de ces deux humanités étant solidaire et co-intéressé, il importe que chacun de ces habitants comprenne bien sa destinée et les devoirs qui lui incombent pour remplir fidèlement la mission qui lui est imposée sur chaque monde.

Malheureusement dans chacune de ces planètes il y a des êtres mauvais qui sèment la désharmonie.

La solidarité et la fraternité sont deux éléments inséparables qui se complètent mutuellement. Mais notre terre arriérée ne comprend pas universellement cette vérité, car beaucoup de ses habitants se cramponnent à un égoïsme étroit qui paralyse la solidarité fraternelle.

N'étant que pour un temps limité dans la sphère terrestre élémentaire où nous comptons passer à peine une heure au cadran éternel et universel, tous nos efforts doivent tendre à remplir dignement notre mission ; car celui, qui, sous un prétexte quelconque, manque à ses devoirs de solidarité fraternelle est indigne de monter à un monde meilleur ; car c'est un être qui piétine sur place et qui n'est pas en état de s'élever vers les mondes supérieurs où règne le vrai bonheur.

Chaque habitant de notre globe doit donc s'efforcer de se perfectionner pour arriver aux mondes supérieurs, où les vices et les défauts inhérents aux habitants de notre planète n'existent pas ; car dans les mondes supérieurs, tous les esprits y sont bons et bienfaisants. Mais au milieu de ces catégories d'esprits, il y a un grand et puissant soleil qui fait luire le droit, la justice et l'amour divin, rayonnant à tous les regards. C'est une vision éthérée qui émane de la suprême intelligence, dont les splendeurs éclairent tous les êtres qui ne ferment pas les yeux à la lumière.

En résumé, on ne doit jamais perdre de vue cette devise : « Aime le Seigneur, ton Dieu et ton prochain comme toi-même ».

Il nous faut donc rester toujours attachés et intimement unis sous les plis du drapeau de la solidarité fraternelle, qui est la voie qui nous conduit vers les mondes supérieurs, objets de nos plus nobles et de nos plus rationnelles aspirations.

Tous nos effors doivent tendre à nous rallier aux missionnaires et aux apôtres de l'humanité, qui ont pour devoir de nous protéger dans les déboires et les luttes de la vie terrestre. Appelons donc à notre secours, dans les moments pénibles de la vie, les esprits supérieurs, qui nous protègent ; afin de nous unir à eux et de fonder sous leur égide un concert d'amour, de foi et de prière, nous unissant à la souveraine harmonie universelle ; car la prière constitue la voix de l'ange qui nous convie à nous rallier aux esprits supérieurs et à tous nos protecteurs invisibles qui sont nos intermédiaires près du Tout-Puissant et qui nous guident sur la route pénible de la vie terrestre.

Ah ! les élans de notre cœur vers nos frères des mondes supérieurs, nous inspirent des pensées qui ne peuvent être réellement rendues que par les formes poétiques, résumant notre pensée :

Les habitants heureux des sphères lointaines
Comprennent nos besoins, nos malheurs et nos peines,
Ils connaissent nos maux ; car Dieu leur a donné
Des sens bien plus parfaits, un tact mieux ordonné.
O mondes étoilés, brillantes colonies,
Peuplés d'esprits heureux et d'éminents génies,
Qui avez parcouru ce globe matériel,
Vous goûtez aujourd'hui un bonheur sans pareil.
Ah ! Jetez un regard vers nos tristes rivages :
Voyez notre malheur, dans nos sombres parages ;
Tendez-nous la main, montrez-nous l'heureux port,
Aidez-nous, bons esprits pour atteindre le bord,
La vie, après la mort, plus riante, plus belle,
Renaît de la splendeur de notre âme immortelle :
Car rien ne se détruit au-delà du tombeau ;
On sent battre son cœur et penser son cerveau ;
On sait que nos défunts sont heureux dans l'espace,
Qu'ils vivent d'un bonheur que la douleur n'efface.
Oh ! venez, bons esprits, oh ! venez près de nous,
Venez nous éclairer de vos conseils si doux ;
Car on sait aujourd'hui que Dieu permet aux âmes
De se communiquer leurs plus ardentes flammes.
Vous avez apporté par de-là du ciel bleu
La bonté qui pardonne sous les regards de Dieu.
La douce charité égayant la tristesse,
Soulageons le malheur des âmes en détresse.
Oui, tous les éléments qui frappent nos regards
Ont une voix pour dire : « Il est un monde à part,

Un monde tout d'amour, sans larmes, sans souffrance,
Tout rempli de beautés et de douce espérance. »
Soyez nos bons amis, nos guides, nos soutiens,
Dans la voie d'harmonie où règnent tous les biens.

Sous l'empire de ces douces pensées de solidarité fraternelle entre les visibles et les invisibles supérieurs, on aime à se reporter par des visions éthérées vers les mondes translucides où règnent constamment la paix et le bonheur. Cette union indissoluble des humanités dans les mondes terrestres et dans les régions de l'au-delà, constitue un encouragement plein de charme, dans les jours sombres de la vie; car la perspective de la protection des esprits supérieurs de l'espace redouble notre vaillance dans la lutte constante contre le mal. C'est donc avec confiance que nous pouvons faire appel au secours de nos frères des mondes supérieurs.

La bonté sainte et grandiose constitue une éclosion divine qui anime tous les esprits supérieurs, missionnaires de Dieu sur la terre.

Mais le mutuel concours du monde visible avec le monde invisible solidarise son action vers Dieu, centre de toutes choses.

Malheureusement, le monde terrestre n'est qu'un vaisseau pompeux, flottant sur une mer orageuse, qu'on regarde de loin mais qu'on n'aborde pas sans danger. A ces heures chancelantes, nous devons faire appel au concours des esprits supérieurs, car tous les hommes et tous les mondes étant étroitement liés les uns aux autres par leur communauté d'origine et par le même but qu'ils doivent poursuivre, doivent donc s'aider et se soutenir les uns les autres. C'est le principe de la solidarité fraternelle.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Origines du Spiritisme

(Suite)

Quoique pouvant désormais communiquer tout à son aise avec les habitants de la maison, l'esprit n'en continua pas moins, et même redoubla son tapage nocturne. Les meubles furent remués plus que jamais, les portes ouvertes avec plus de fracas encore, des mains rudes et glacées étreignirent fortement les jeunes filles, et les couvertures de leur lit furent arrachées avec tant de violence que les demoiselles Fox se virent contraintes plusieurs fois de quitter leur chambre et d'aller camper. On envoya Kate à Ausburn chez sa sœur aînée ; mais les mêmes scènes se renouvelèrent avec Margaret.

Enfin, la famille, n'y tenant plus s'en fut demeurer à Rochester.

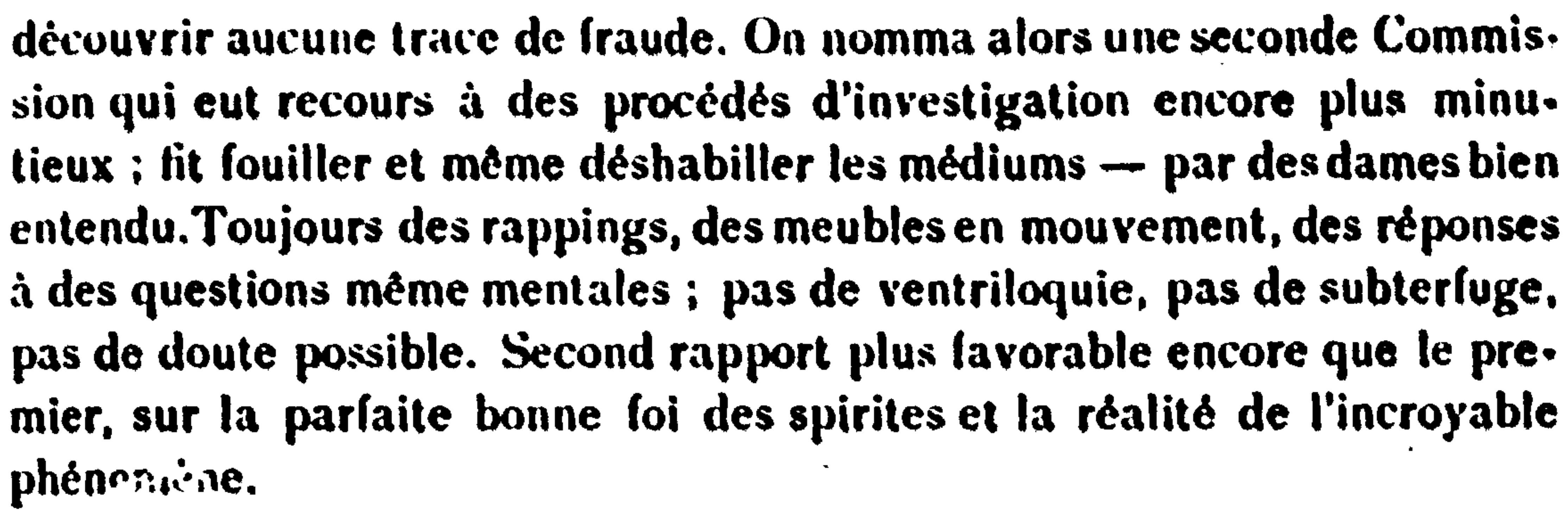
L'Esprit du colporteur avait voulu, sans doute, par ces mauvais procédés, contraindre les jeunes médiums à transporter le spiritualisme sur un plus grand théâtre, car il les suivit dans leur émigration, et, tout en continuant de se manifester par leur intermédiaire, mit fin aux obsessions qui avaient motivé le départ.

Ce fut alors contre l'honnête famille un autre genre de persécutions infligées cette fois par le mauvais esprit des vivants.

Accusés d'imposture et sommés de renoncer à leurs pratiques, M. et Mme Fox, se faisant un devoir suprême de propager la connaissance de ces phénomènes, qu'ils considéraient comme une grande et consolante vérité, utile pour tous, refusèrent de se soumettre et furent chassés de leur église. Les adeptes qui se réunirent autour d'eux furent frappés de la même réprobation. Les conservateurs fanatiques de la foi des aïeux ameutèrent contre eux le peuple.

Les apôtres de la foi nouvelle offrirent alors de faire la preuve publique de la réalité des manifestations devant la population, dans la plus grande salle de la ville (Corynthian-hall). On commença par une conférence, où furent exposés les progrès du phénomène depuis le premier jour. Cette communication, accueillie par des huées, aboutit pourtant à la nomination d'une Commission chargée d'examiner les faits.

Contre l'attente générale et contre sa propre attente, cette Commission fut forcée d'avouer qu'après l'examen le plus minutieux elle n'avait pu



découvrir aucune trace de fraude. On nomma alors une seconde Commission qui eut recours à des procédés d'investigation encore plus minutieux ; fit fouiller et même déshabiller les médiums — par des dames bien entendu. Toujours des rappings, des meubles en mouvement, des réponses à des questions même mentales ; pas de ventriloquie, pas de subterfuge, pas de doute possible. Second rapport plus favorable encore que le premier, sur la parfaite bonne foi des spirites et la réalité de l'incroyable phénomène.

Il est impossible de décrire l'indignation qui se manifesta à cette seconde déception.

Une troisième Commission fut immédiatement choisie parmi les plus incrédules et les plus railleurs. Le résultat de ces investigations encore plus outrageantes que les deux autres pour les jeunes filles, tourna plus que jamais à la confusion de leurs détracteurs.

Le bruit de l'insuccès de ce suprême examen avait transpiré dans la ville. La foule, exaspérée, convaincue de la trahison des commissaires et de leur connivence avec les imposteurs, avait déclaré que, si le rapport était favorable, il lyncherait les médiums avec leurs avocats.

Les jeunes filles, malgré leur terreur, escortées de leur famille et de quelques amis, ne se présentèrent pas moins à la réunion, et prirent place sur l'estrade de la grande salle « tous décidés à périr, s'il le fallait, martyrs d'une impopulaire mais indiscutable vérité ».

La lecture du rapport fut faite par un membre de la Commission qui avait annoncé, lors de son élection, que, « s'il ne parvenait pas à découvrir le truc, il se précipiterait lui même dans la chute du Genessée » le Niagara de l'endroit. Il conclut en affirmant que lui et ses collègues « avaient réellement entendu les rappings, mais qu'il était impossible d'en découvrir l'origine ».

A peine eut-il achevé cette déclaration qu'un tumulte effroyable s'éleva, et la foule exaspérée allait se précipiter sur l'estrade lorsqu'un quaker, nommé Georges Willetts, dont la religion pacifique donnait une autorité particulière aux paroles qu'il prononça, déclara que la troupe de rufians qui voulait lyncher les jeunes filles ne le ferait qu'en marchant sur son corps.

Aucun attentat ne fut commis et la foule s'écoula en tumulte. Le danger fut-il aussi grand que le suppose Mme Hardinge, l'auteur de ce récit ?

En tout cas, cette scène est à la fois curieuse et touchante. La rési-

gnation de ces jeunes filles à subir des investigations qu'elles considéraient comme outrageantes, leur courageuse attitude devant une populace affolée qui les menaçait de mort, ce père et cette mère prêts à partager le sort de leurs filles, et ne songeant pas même un instant à les détourner de leur dangereuse mission ; ces Commissions nommées par les habitants de toute une ville, unanimes entr'elles et dans tous leurs membres pour proclamer loyalement, et non sans risque, la vérité qui les confond, tout cela nous sort un peu de nos coutumes et de notre monde, sauf peut être cette obstination de la foule à tourner le dos à l'évidence plutôt que d'abandonner ses idées reçues, apanage de la sottise humaine commun à tous les continents de ce globe, et dont les vieilles académies ne sont pas plus exemptes que les jeunes populations.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE OBTENUE LE 22 OCTOBRE 1904

L'HOMME

L'homme dans son orgueil suprême,
Se dit roi de la création,
Et tout doit se plier quand même,
Sous sa grande domination.
Il considère toute chose
Bien au-dessous de sa grandeur.
Dans son immense morgue, il ose
Se dire en tout supérieur.
Pourtant, comparez son haleine
Au suave parfum des fleurs,
Vous saurez distinguer, sans peine,
Le doux fumet de ses aigreurs.
S'il est fier de sa chevelure,
Souvent son crâne est dénudé ;
De ce côté, dame nature
Ne l'a pas trop favorisé.
Sa voix, qu'il croit harmonieuse
Quand il chante des airs nouveaux,
Me paraît, à moi, bien piteuse,

A côté du chant des oiseaux.
Lui, l'être fort par excellence,
Ne peut bouger ce qu'un cheval
Traîne sans peine, avec aisance,
Sans crainte de se faire mal.
L'écureuil, sautant dans les branches,
Est bien plus agile que lui,
Et, dominant les avalanches,
Le Chamois le nargue et le fuit.
Pour son courage ! Ah ! Dieu ne plaise,
Plus d'un exemple nous le dit,
Que, bien souvent, une punaise
Lui fait abandonner son lit !
Mon opinion, je le confesse,
Est que l'homme est un animal
Des plus laids, des...   , mais je m'adresse
Un compliment pas trop banal,
Car, j'oubliais, dans ma furie
A le dépeindre, que, ma foi,
Je suis de cette confrérie,
Et que le plus sot, c'est bien moi.

A. PIRON.
né en 1689, mort en 1773.

COMMUNICATION OBTENUE PAR M. F... MÉDIUM ÉCRIVAIN

Certitude de la Vie de l'Espace

2 mars 1906.

Je vais aujourd'hui vous parler de la certitude de la vie de l'espace et de la communication certaine des habitants des deux mondes.

Il est nécessaire d'abord d'établir que la vie terrestre n'est

qu'une succession d'existences entrecoupées, d'échappées dans le monde astral, à seule fin de pouvoir, à chaque étape nouvelle, se retremper à la source des vérités enseignées à l'homme, afin de l'amener graduellement à s'améliorer, à se perfectionner jusqu'à ce qu'il soit à même de pouvoir être apte à franchir la distance qui le sépare d'un monde plus élevé en moralité.

Dans ses diverses existences, il a été à même de pratiquer les bonnes et les mauvaises actions qui ont marqué son passage parmi les êtres inférieurs qui se rencontrent en grand nombre sur la planète, et ce lui a été une occasion de mettre à l'épreuve ses facultés de résistance à ses mauvais penchants, en même temps qu'un champ ouvert aux sentiments de bonté, de générosité qui étaient en lui ; le parti qu'il a su tirer de ses facultés innées, lui assure à chaque existence nouvelle, une situation plus ou moins avantageuse dans l'astral, et c'est en vue de progresser à nouveau qu'il revient sur la terre.

Combien sont dans la nécessité de recommencer, dans une existence suivante, la tâche qu'ils avaient demandé ou accepté de remplir dans une incarnation ! Que de bonnes résolutions prises auparavant, qui tombent ensuite dans le domaine de la paresse et du laisser aller, auquel on est trop souvent enclin quand il s'agit de vaincre des penchants invétérés. Aussi devez-vous avoir sans cesse présent à l'esprit le but que vous vous êtes proposé d'atteindre en revenant sur la terre et dont vous avez tous, à un degré plus ou moins prononcé, une sorte d'intuition ou de souvenir vague. Quand le but a été rempli, quelle joie et quel contentement à la fois, tant pour celui qui y est directement intéressé, que pour les invisibles qui l'ont aidé et assisté dans les difficultés qu'il a eue à surmonter. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pêcheur converti que pour quelques justes. » Et quel exemple donné à ceux qui, s'étant trouvés placés dans des conditions à peu près semblables au moment d'une réincarnation, constatent par eux-mêmes et de visu le changement qui s'est opéré dans la situation de celui qui fut un certain temps placé au même rang qu'eux.

Le progrès fait par un seul sert souvent d'exemple et de stimulant à toute une légion d'esprits encore peu avancés, à qui une preuve tangible et une démonstration de nos théories sont souvent nécessaires pour asseoir leur conviction ; le mal est parfois de les ramener assez à temps, avant qu'ils ne soient obligés de reprendre une existence corporelle, car alors le souvenir des résolutions prises leur fait totalement défaut et ils sont, par cela même, le plus souvent sans frein, pour les contenir dans le déchaînement des passions. C'est ce genre d'esprit qui occasionne le plus souvent les tentatives de rébellion dans l'ordre social, et contre qui les lois humaines, souvent dures et même injustes au point de vue absolu, sont parfois insuffisantes pour les maintenir dans le respect dû à leurs semblables.

Au contraire, celui qui, s'étant bien préparé à une nouvelle existence, reprend le cours de ses missions terrestres, celui-là éprouve, tout en subissant avec résignation l'épreuve qui lui est imposée, une sorte de bien-être à travers les différentes phases de sa vie terrestre. Une douce philosophie et une sérénité d'âme inconnues aux agités, le guide dans les actes qu'il a à accomplir, et c'est dans cette quiétude complète, fortifiée par la certitude du devoir accompli, qu'il voit approcher le terme de l'épreuve qui doit le délivrer et lui ouvrir les portes du monde que ses souvenirs des existences antérieures lui ont constamment laissé entrevoir.

Vous voyez combien différente est la situation de celui qu'une recherche des vérités éternelles a préoccupé, soit dans l'espace, soit sur la terre, comparée à celui qui, soit par inaction voulue, paresse d'esprit, ou encore sous l'influence de vices rédhibitoires, n'a fait aucun effort pour ouvrir son âme aux vérités spirituelles, et son cœur à l'accomplissement de bonnes actions envers lui-même et vis-à-vis de ses semblables.

Aussi est-il à souhaiter que parallèlement au progrès physique et matériel, qui s'accomplit sur votre planète, une nouvelle méthode d'éducation fasse comprendre aux êtres dont les instincts

pervers sont un obstacle à leur avancement que, loin de marquer le terme de leurs souffrances en ce monde, la mort n'en est parfois que la continuation ; que ceux qui cherchent dans le néant l'oubli de leurs afflictions terrestres soient bien persuadés que tout n'est pas fini pour eux quand leur corps a été enseveli sous quelques pelletées de terre.

L'enveloppe est morte, mais l'être qu'elle renfermait l'a quittée, et pour lui s'ouvre une vie nouvelle, qui lui attire bien souvent des déceptions et des regrets cuisants, quand on le met en présence du bilan de son existence. Que d'amers regrets, que de remords parfois pour celui qui, faute d'une direction donnée dès son enfance à ses qualités intellectuelles et morales, a glissé sur la pente fatale, quand ses mauvais instincts ne l'ont pas fait sombrer avant l'heure !

Je souhaite ardemment que votre doctrine se propage de plus en plus, et aussi rapidement que le comporte l'état actuel de la société, pour faire pénétrer dans les cerveaux d'abord, dans les âmes et au fond des cœurs ensuite, les vérités qu'elle renferme sur les destinées de l'être, afin que chacun comprenne enfin qu'entre toutes les religions et toutes les croyances professées jusqu'à ce jour et particulièrement dans le temps où nous vivons, elle seule est à même d'ouvrir des horizons nouveaux aux esprits qu'aucun espoir de vie future n'anime, et de faire connaître, sous son véritable jour, le sort réservé aux mortels qui ont achevé leur tâche ici bas. Quand ces vérités auront été propagées, un jour nouveau éclairera l'humanité ; on verra régner enfin la fraternité la justice. et une atmosphère nouvelle répandra des flots d'harmonie et de bonté sur le genre humain.

Je vous ai dit plus haut que l'être, en quittant la terre, reçoit la récompense des bonnes actions qu'il a accomplies durant son existence terrestre. Sa situation dans l'au-delà dépend, par conséquent, de l'usage plus ou moins avantageux pour lui qu'il aura fait des facultés par lesquelles il lui aura été donné de s'élever dans la catégorie des êtres au rang desquels il aspirait. Mais est-

il bien sûr qu'il progressera dans l'au-delà, s'il n'a pas rempli sur la terre les obligations qui lui étaient imposées, et qu'il avait acceptées avant sa réincarnation ? De l'attitude qu'il aura eue, de la conduite qu'il aura tenue dans le cours de son existence, dépendra la situation qui lui sera réservée pour le temps qu'il devra passer dans l'au-delà à l'état d'esprit.

Il importe donc, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ayez constamment présente à la pensée cette perspective de la vie de l'espace, et de subordonner entièrement vos besoins, vos jouissances et vos aspirations matérielles, à cette vie d'outre-tombe pour laquelle on ne fait pas toujours les sacrifices nécessaires. Les préoccupations journalières et les besoins matériels de la vie terrestre, font trop souvent négliger la préparation à la vie future ; de là des existences inutiles, parfois nuisibles pour l'avancement moral de l'individu, et la nécessité de recommencer une incarnation nouvelle, dans des conditions parfois plus pénibles qu'elle n'eut été, si, dans le temps passé antérieurement sur la terre, l'Esprit avait eu plus souvent en vue son avancement moral.

Un jour vient cependant, où le compte de doit et avoir s'établit pour chacun ; c'est alors qu'on s'aperçoit seulement — trop tard, hélas ! — que la balance penche plus d'un côté que de l'autre, et souvent du côté qui n'est pas le plus avantageux pour celui qui assiste à l'expérience. Etonné souvent, et confondu quand on le met en présence de ses moindres actes, l'Esprit s'abandonne parfois à une sorte de désespérance, qui lui fait désirer de revenir au plus tôt pour réparer ses fautes passées ; pourvu toutefois que le sentiment du devoir se soit éveillé en lui, et qu'il ait mesuré en toute liberté, le chemin qui lui reste à parcourir pour occuper le rang auquel il aspire.

Le cas que je viens d'exposer est assez fréquent ; il s'applique principalement aux natures bien douées, mais qu'un manque d'énergie ou de volonté a pour ainsi dire paralysées dans leur évolution. Le regret de n'avoir pas mieux fait les obsède, et c'est d'un cœur joyeux et rasséréné qu'ils repartent pour suivre le cours d'une nouvelle incarnation.

Tout autre est le cas de ceux qui, restés dans des idées et des préoccupations terrestres et égoïstes, se voient dans l'au-de-là privés tout-à-coup de leurs habitudes invétérées et des jouissances pour la satisfaction desquelles ils n'eussent pas même daigné lever les yeux, et faire acte de charité ou d'humanité envers leurs semblables. Ceux-là sont souvent rebelles aux conseils et aux instructions qui leur sont donnés ; préoccupés avant tout de retrouver le même bien-être qu'ils avaient sur la terre, ils réclament sans cesse la fin du tourment qui les prive, pour un instant, pensent-ils, des plaisirs que la vie animale leur a procurés. Le point d'orgueil étant en même temps porté chez eux d'un haut degré, ils dédaignent les sollicitations et les exhortations dont ils sont l'objet de la part de leurs esprits protecteurs ou familiers, et préfèrent demeurer un temps plus ou moins long dans l'état d'isolement et d'obscurité où ils sont, que de faire un bon mouvement en vue de leur amélioration spirituelle. Parfois ces esprits sont tellement endurcis, que nous sommes obligés de les laisser livres à eux-mêmes, jusqu'à ce qu'enfin, le temps et les privations agissant, ils se décident à faire appel aux influences bienfaisantes qu'ils soupçonnent pouvoir leur venir en aide.

La mort du juste est bien différente pour nous, de celle des êtres qui ont mené sur la terre une existence de désœuvrés. A l'arrivée de l'un de ces esprits qui, sans être absolument purs, se sont déjà dépouillés suffisamment des défauts et des vices inhérent à tout être humain, une légion d'esprits animés d'attentions toutes paternelles, l'entourent et lui font cortège, comme on reçoit sur la terre un homme de haut rang ; mais avec cette différence que, à l'inverse de ce qu'a lieu trop souvent pour les grands de la terre, c'est à ses qualités purement morales et à son mérite personnel que les bons esprits rendent cet hommage. Il prend place aussitôt au rang que ses vertus lui ont mérité, et il est donné en exemple à ceux qui n'ont pas su s'élever comme lui d'un ou plusieurs degrés dans l'échelle des êtres.

La récompense de celui qui a accompli dans les meilleures con-

ditions son existence terrestre, ne se borne pas à posséder un rang et une situation supérieurs dans l'Astral ; pour l'Etre actif et animé du désir de connaître et de se rendre utile, il ne manque pas d'occupations permettant de continuer les efforts faits sur la terre, et pour lui commence presque aussitôt une nouvelle existence de labeur, de travail, où ses facultés physiques et intellectuelles entrent de nouveau en jeu et peuvent se donner libre cours. Il entreprend des voyages d'une planète à une autre, ou se charge de missions ayant pour but, soit de faire progresser des êtres inférieurs, soit d'influencer certaines personnes restées sur la terre, auxquelles il s'intéresse.

Pour l'Esprit dans l'espace comme pour l'homme sur la terre, point de repos inutile, mais une activité continuelle et un besoin permanent d'apprendre ou de se rendre utile à ses semblables. L'être qui s'arrêterait dans sa course à travers les immensités des mondes s'alanguirait bien vite et, par cela même, ne tarderait pas à démériter.

Quand vous serez arrivés, chers frères et sœurs, au terme de cette existence qui ouvre la porte de l'autre monde, tâchez d'avoir mérité la meilleure place parmi celles dont je viens de vous parler. Vous pouvez tous, par votre effort personnel et votre volonté de vous rendre utile à vos semblables, progresser de plusieurs degrés dans l'échelle des êtres, et occuper la place du Juste dont je vous ai esquissé l'existence. Tout homme porte en soi le « *Sésame ouvre-toi* » qui lui donne accès dans les régions qui lui paraissent inaccessibles et de lui seul dépend, je ne saurais trop le redire, la situation qu'il doit occuper dans la vie sidérale.

J'aime à croire que les personnes qui reçoivent ces instructions auront à cœur de les mettre en pratique et d'en faire bénéficier, dans la limite de leurs relations, les retardataires que préoccupe si peu l'existence future ; non celle que l'on a fait entrevoir au plus grand nombre sous les facettes des diverses religions, mais celle qui sera pour tous la réalité même.

FAITS DIVERS

Une curieuse histoire judiciaire à Athènes

Du *Petit Bleu*, de Bruxelles :

La justice grecque s'occupe en ce moment d'une bizarre affaire de meurtre qui remonte à deux ans.

En 1903, une barque de pêche, ayant pour patron un nommé Antonios, quittait le Pirée pour Syra, ayant à son bord, outre le patron, deux matelots, dont un Crétois du nom de Spijro Balazakis, et un Samiaque.

Quelques temps après, au lendemain d'une tempête, les matelots arrivaient, seuls, à Syra : ils racontèrent que, la nuit précédente, la barque avait péri et qu'eux-mêmes avaient eu toutes les peines du monde à se sauver ; on les crut sur parole.

Cependant, la nuit même de la disparition d'Antonios, la sœur de celui-ci avait eu un songe affreux : elle avait vu son frère étranglé et jeté à la mer par les deux matelots. Elle ne s'en affecta pas autrement, pourtant, car elle savait que le Crétois Balazakis avait toujours montré beaucoup de dévouement à son frère, au service duquel il était depuis dix ans.

Mais il y a quelques jours, elle eut un nouveau songe ; elle revit son frère qui lui reprocha son indifférence : « Tu es donc complice de mes assassins, disait la voix d'outre-tombe, puisque tu ne veux pas me venger ! Regarde la barque et la maison de Balazakis, il les a achetées avec l'argent qu'il m'a volé et dont il t'a dépouillée ! »

La pauvre femme s'éveilla épouvantée ; elle se mit à la recherche et découvrit, en effet, dans un endroit qu'elle n'avait jamais vu, la maison et la barque indiquées par son frère. Elle prévint alors la justice et quand, deux jours après, Balazakis rentra au port, on l'arrêta. Il avoua avoir étranglé son patron pendant son sommeil et l'avoir ensuite jeté à l'eau ; il indiqua l'endroit où son complice s'était retiré ; celui-ci fut arrêté à son tour et avoua également.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Toute cette scène s'était passée avec une très grande rapidité et sous la loge de Trymaldion, où le jeune gaulois était venu se placer pour combattre.

Un cri immense, poussé spontanément par vingt mille poitrines, remplit l'arène : « Vie sauve ! vie sauve ! »

Les exemples de courage, de sang-froid et de souplesse, tels que vient de les donner Guarik sont rares, et le peuple enthousiasmé réclame à grands cris la vie du jeune héros. Mais elle ne lui sera accordée, selon l'usage, que si une dame noble, présente aux jeux, la demande.

Julia, très pâle, a suivi, toute cette scène comme dans un rêve ; les cris de la foule l'ont rappelée à la réalité ; elle voit Guarik qui, les yeux levés vers elle, semble attendre anxieusement.

L'ours aveuglé, fou de douleur, tourne dans l'enceinte, en poussant des rugissements terribles, se cognant de temps en temps contre la palissade ; il cherche son ennemi. A un moment, il arrive près de Guarik qui, toujours en contemplation devant la belle Romaine, et, assourdi par la clameur des spectateurs, ne s'en aperçoit pas. Le monstre, sentant son adversaire, lève une patte ; à cette vue, Julia pousse un cri et, d'un mouvement spontané, irréfléchi, poussé par une force irrésistible, inconsciente, se lève et saute dans l'arène, comme pour voler au secours du jeune Gaulois. Ce dernier, voyant le danger couru par la jeune fille, s'élance pour la recevoir dans ses bras. Ce mouvement lui sauve la vie ; une seconde de retard, et l'ours, abaissant sa patte, lui ouvrait le crâne. Mais, quand même, les terribles ongles du fauve retombèrent sur le mollet du jeune homme lui faisant une terrible blessure. Sur le coup, ne sentant pas la douleur, Guarik fut assez heureux pour recevoir Julia dans ses bras et, d'un bond se mettre, ainsi que son précieux fardeau, hors de la portée du monstre.

Tout cela s'est passé avec une telle rapidité que le pauvre père est resté comme hébété, pétrifié par l'horreur, ne songeant pas à faire un mouvement pour sauver sa fille qu'il considérait comme perdue. Le jeune Gaulois, très pâle, perdant beaucoup de sang, tient toujours la jeune Romaine qui s'est évanouie dans ses bras ; raidissant ses muscles, il fait des efforts surhumains pour ne pas faiblir. Cependant des gardiens, armés de tridents et d'épées, sont venus pour achever l'ours.

Trymaldion, revenu de sa stupeur, se précipite vers son enfant qu'il prend dans ses bras ; alors seulement Guarik s'affaisse. Julia sortant de son évanouissement, sous les baisers passionnés de son père, se tourne vers son sauveur et lui tend la main. Des acclamations frénétiques éclatent de toute part. Elle a fait, sans le savoir, le geste qui doit sauver la vie à Guarik. Par ordre de Trymaldion, le jeune Gaulois fut transporté en litière jusqu'à son palais, car, à partir de ce jour, il appartient à celle qui l'a préservé de la mort.

La Sibylle

Le soleil a disparu depuis un moment. C'est l'heure délicieuse du crépuscule à la fin d'un beau jour d'été. Pas une brise, pas un souffle dans l'air encore surchauffé par l'astre du jour qui vient de disparaître. Des chauves-souris volent lourdement. Sur la voie Appienne, venant de Rome, un homme marche rapidement. De temps à autre il s'arrête et semble écouter si on ne le poursuit pas. Rassuré, n'entendant aucun bruit, il reprend sa course. Au tintement que font des anneaux de fer qu'il porte aux chevilles, on reconnait un esclave.

Arrivé au croisement de la voie Appienne avec la voie Antiatine, il prend à gauche, se lance en pleine campagne, côtoie un moment le lac Albain pour éviter Castrimenium et se met à escalader le mont Albain. Il arrive bientôt devant une grotte creusée par la nature, dans le flanc de la montagne ; il s'arrête, hésitant, quand tout-à-coup, une voix, semblant sortir des entrailles de la terre, le fait tressaillir : « Oh ! Oh ! dit cette voix, je croyais que les Gaulois n'avaient peur de rien ». L'homme apostrophé n'hésite plus et pénètre dans l'antre de la Sibylle.

Malgré sa résolution, l'esclave ne peut retenir un mouvement de recul a la vue du tableau que présente l'intérieur de la caverne. Des ossements humains tapissent les parois ; un vautour au long cou, déplumé, perché

sur une aspérité du roc, voisine avec une énorme couleuvre qui se balance ; au plafond, on distingue un vague grouillement et, de temps en temps, il s'en détache une chauve-souris qui prend son vol au dehors ; un foyer de charbons ardents jette, sur tout cela, une lueur rougeâtre, sinistre, et devant, accroupi, se trouve un être humain, celui qui a prononcé les paroles qui ont décidé l'homme à entrer. On ne peut. dès l'abord, distinguer si c'est un homme ou une femme, tellement la figure est ridée, les cheveux rares et tout blancs, la voix rauque ; une longue tunique blanche l'enveloppe complètement. Le tressaillement de l'esclave ne lui a pas échappé ; elle ricane et lui dit : « Voyons, Guarik, qu'as-tu fait du beau courage que tu as montré pour combattre l'ours et le vaincre ? Reculerais-tu maintenant devant une vieille femme ? » Le jeune Gaulois, car c'est lui, a un haut-le-corps d'étonnement en s'entendant nommer. « Qui t'a dit mon nom, dit-il ? » — « Que t'importe, puisque je le sais, répond la Sibylle et je sais bien des choses encore. » — Eh ! bien, puisque tu es si bien renseignée, que suis-je venu faire ici ? Réponds. »

Sans répondre à cette question, la sibylle se dresse lentement et, s'approchant de Guarik, elle le prend par la main et l'amenant dans le cercle lumineux produit par le foyer, elle le regarde fixement. Son regard est pareil à celui d'un serpent fascinant l'oiseau dont il veut faire sa proie.

Le jeune homme est saisi d'un malaise étrange ; il a, tout-à-coup la sensation que cette femme lit couramment dans ses yeux comme en un livre ouvert. Ce sentiment devient si aigü, si obsédant que, instinctivement, il détourne la tête.

La sorcière a un haussement d'épaule : « Inutile, va, mon enfant, dit-elle, je sais tout. » Chose étrange, maintenant sa voix est complètement changée ; de rauque qu'elle était, elle est devenue claire et douce. « Guarik, continue-t-elle, bannis toute crainte, regarde-moi bien en face, il ne faut pas mettre ton projet à exécution, tu ne dois point fuir, tu es aimé et ton départ causerait le désespoir et peut-être la mort de Julia. »

Le jeune Gaulois, se voyant deviné de la sorte, est pris d'un tremblement nerveux ; il regarde maintenant cette femme avec des yeux où se lit une crainte superstitieuse.

Cet homme qui, plus d'une fois, a vu et affronté la mort en face sans trembler, sans même sourciller, est saisi maintenant par une peur folle, irraisonnée, la peur du surnaturel, de l'inconnu. Cette vieille femme

prend maintenant, à ses yeux, une apparence de Divinité. Sous l'influence de son imagination exaltée, il lui semble que, peu à peu, elle se transforme, que les rides disparaissent, que la chevelure devient plus abondante, les yeux plus brillants, la longue tunique blanche elle-même se drape à la mode gauloise.....

Tout-à-coup le malheureux pousse un cri terrible et s'abat sur le sol comme une masse ; il vient, dans cette transformation, de reconnaitre sa mère !

Quand il revient à lui, la vision a disparu ; agenouillée à son côté, il reconnait la sibylle qui lui tient les mains et le regarde fixement. Il a un mouvement d'effroi de voir cette femme si près de lui. Cette dernière sourit : « Calme-toi mon enfant, dit-elle, je comprends ton émotion, mais cette épreuve était nécessaire pour te convaincre tout-à-fait ». — Mais, dit Guarik, est-ce bien ma mère que j'ai vue, ou n'est-ce qu'une hallucination de mon cerveau exalté ? » — « Non, c'est bien elle, répond la vieille. » — « Mais, par quelle puissance, quelle magie, as-tu pu la faire revenir, elle qui est là-bas depuis bientôt un an ? » — « Cela, Guarik, tu le sauras plus tard, mais sache, dès à présent, qu'il n'y a pas de magie, ni de puissance émanant de moi, mais la seule volonté du Tout-Puissant. Tu vois maintenant que, puisque ta mère vient quelque fois me visiter il m'est facile de connaitre ton passé ainsi que tes projets, car ta mère qui, invisible, ne te quitte jamais, m'a mis au courant de tout pour t'empêcher de partir. Retourne chez Trymaldion, reprends tes occupations et demain, au coucher du soleil, trouve-toi dans le fond du jardin, à côté du temple de Flore ; va, mon enfant, et surtout pas un mot à personne de ta visite ici ».

Le jeune Gaulois s'est levé et, docile, sortant de la grotte, s'est mis à descendre lentement le sentier à peine tracé qui dévale vers le lac.

Maintenant tout sentiment de crainte a disparu ; il marche comme dans un rêve ; des idées multiples, confuses se croisent dans son cerveau. Que de choses il a apprises en si peu de temps ! Sa mère qui est là, à ses côtés, qui l'accompagne partout, ne le quitte jamais !..... Julia qui l'aime !..... la sibylle, sa promesse de l'initier à tout ce mystère !..... le rendez-vous pour demain !.....

Laissons-le à ses réflexions et retournons un peu en arrière.

(A suivre).

Le Gérant : E. DURAND.

Agha. — Imp. Agricole et Commerciale, rue Sadi-Carnot, 11 bis.